

CHAPITRE III

L'ORIGINE DU MALHEUR

Dans le deuxième chapitre, on a examiné le caractère des personnages principaux du Petit Chose et de Jack, car ils indiquent la présence du malheur. On va ici relever les éléments qui forment le sentiment du malheur et qui ont une influence sur le caractère des personnages. A l'extérieur comme à l'intérieur domine le malheur.

Les Pressions exercées par le monde extérieur

Dans Le Petit Chose et Jack, l'entourage a l'influence sur la vie des héros. Il semble que toutes les étapes de leur vie soient le fruit de pressions sociales : de la part de la famille d'abord, de l'école, du travail et de la société ensuite.

1.) Le Manque d'indépendance

Tous les deux héros n'ont ni la liberté d'agir ni même celle d'avoir une opinion. Ils sont douloureusement soumis à l'autorité d'autrui et cela durant toute leur vie.

1.1) Dans la famille

L'enfance des héros n'est par contre pas la période idéale. Ils ne connaissent que la peine. Au lieu d'être des enfants gais et qui se réjouissent, ils vivent dans leur malheur. Rappelons que les moments où les héros vivent avec la famille sont particulièrement pénibles. Ils sont toujours pressés et sous la stricte obéissance de leurs parents.

Il semble que les parents ne s'intéressent pas beaucoup à eux, ni qu'ils leur procurent les choses nécessaires. Il ne s'agit pas là de choses concrètes, mais de valeurs spirituelles telles que l'amour. Vu que les parents n'éprouvent pas beaucoup d'affection pour les enfants, ces petites vies grandissent douloureusement et sans aucune joie. Ils n'obtiennent pas ce qu'ils demandent, y compris la liberté.

On remarque que, parmi les autres personnages, le père du petit Chose est au premier rang. C'est un homme terrible que personne ne peut approcher : il avait un impérieux besoin de faire trembler tout ce qui l'entourait avec sa nature enflammée, violente et exagérée. A cause de la sévérité du père, la froideur et l'ennui règnent dans la famille. Très peu de paroles sont échangées, comme s'il n'y avait pas d'ambiance familiale. Le petit Chose n'a donc pas l'occasion d'exprimer sa pensée.

Quant à la mère de Jack, bien qu'elle ne possède pas un tel esprit de dictature, elle se montre absolue dans ses ordres.

Elle lui trace aussi une ligne de conduite, mais d'une façon moins rigoureuse que le père du petit Chose. Pour commander à son petit Jack, elle utilise des mots tendres et doux. Comme elle connaît bien la sensibilité de l'enfant, elle arrive toujours à le persuader. C'est-à-dire que son petit Jack admet sans résistance ses ordres.

Les règlements chez eux sont plus rigoureux que dans les familles ordinaires. Ce n'est pas que les enfants doivent obéir aux parents, mais chez eux, l'autorité des parents consiste en un pouvoir absolu. Les enfants doivent apprendre par coeur ce qu'il est interdit et ce qui est permis de faire, et apprennent aussi à se soumettre aux ordres des parents. Tout dépend de la volonté des parents; les petits n'ont pas le droit de discuter ni de se disputer. Ils ne sont obligés que de suivre des règles et des ordres.

Les parents peuvent même contrôler l'entourage des enfants. Le petit Chose et Jack ne les choisissent pas selon leur conscience ou leur besoin. Ce sont leurs parents qui leur permettent d'avoir ou non des relations avec quelqu'un d'autre. Les héros ne peuvent pas s'opposer à l'interdiction des parents bien qu'à un moment "un homme de grand mérite" leur veuille du bien. Dans ces romans, les deux personnages principaux font face à de tels problèmes. Le petit Chose se voit refuser de fréquenter Pierrotte. Les autres ne veulent pas qu'ils se rencontrent. La mère de Jack demande à celui-ci de ne plus s'entretenir avec M. Rivals et Cécile sous prétexte qu'il faut n'avoir de relation qu'avec les gens de son monde, de son



métier, rester, autant que possible, dans son milieu.¹ En fait, ces gens-là sont prêts à leur rendre service. Ils leur prêtent des livres et leur transmettent des connaissances. Et pourtant, les héros doivent involontairement obéir aux ordres des parents.

On remarque ainsi que Jack adore beaucoup sa mère et qu'il souhaite vivre toujours à côté d'elle. Cependant, au moment où il habite avec elle, il n'éprouve pas un véritable bonheur. C'est parce que, normalement, on peut tout faire chez soi; mais le héros n'a pas la liberté d'agir ni d'exprimer ses idées; il se sent comme un étranger. Il n'a même pas le droit de dépenser son argent alors qu'autrui le gaspille et a de l'influence sur sa famille. C'est d'Argenton, un amant de sa mère, qui gouverne toute sa famille. Il suffirait que la mère de Jack en tombe follement amoureuse pour qu'il gagne tout. L'enfant est alors obligé de suivre les ordres de cet homme. Celui-ci institue des règlements, écrits en très gros caractères sur une pancarte, pour prévenir Jack et en fait pour lui commander.

Sa vie est un résumé de vie, un plan d'études; chaque journée est divisée en une nombreuse quantité de petites cases, pleines d'occupations jusqu'à rabord.

Les jours réglés de la sortes ressemblaient à des fenêtres fermées dont les persiennes laissent passer à peine entre

¹Alphonse Daudet, *Jack* (Paris: flammariion, 1965), p. 331.



leurs lames compactes assez de souffle pour respirer, et de lumière pour contenter les yeux.²

L'ensemble des horaires si contraignant définissaient sa conduite à l'avance et limitaient sa liberté. Tout cela l'empêche d'agir comme s'il était emprisonné et enchaîné à de gros cahiers. Il lui prend des envies folles de s'arracher aux multiples exigences de ces règlements et de s'échapper.

En ce qui concerne l'éducation, les héros n'ont absolument pas le droit de montrer leurs inclinations. Les parents du petit Chose ne veulent pas l'envoyer à l'école maternelle sous prétexte de son état frêle et même maladif. C'est sa mère qui lui apprend à lire et à écrire, mais en fait seulement quelques mots. Le héros avoue qu'il ne bouge jamais de chez lui avec ce système pédagogique.

Arrivé à l'âge scolaire, il est renvoyé par ses parents, environ deux mois en retard, dans une manécanterie de Saint-Nizier au lieu d'un collège, parce que c'est moins cher et que c'est là que se trouve l'église la plus proche. Cependant, on remarque que plus tard le héros a l'occasion d'apprendre au collège de Lyon. C'est le hasard, grâce à une bourse d'externe qu'un ami de la famille lui offre; il n'aurait sinon pas eu la chance d'étudier. Pour satisfaire les désirs de ses parents,

²Alphonse Daudet, *Jack* (Paris: Flammarion, 1965), p. 204.

bien qu'il s'amuse bien à la manécanterie, il doit continuer ses études dans la discrétion à Lyon avec son titre de boursier. Aussi son frère Jacques, il renonce au bac. Les parents, autoritaires, lui ordonnent d'abandonner ses cours et de rester avec eux pour s'initier au commerce et devenir négociant.

Malheureusement, après avoir s'être accoutumé à la triste vie au collège durant un certain temps, le petit Chose se retrouve face à un grand changement. Il doit cette fois quitter prématurément son collège pour travailler à cause de la ruine de la famille. Sa pauvreté l'empêche de continuer ses études, comme l'auteur. De mauvaise humeur, son père lui dit d'une voix brutale de jeter ses livres et de ne plus aller au collège. Il devient finalement maître d'études au collège de Sarlande bien qu'il préfère étudier comme les autres enfants de son âge.

De même, Jack est tout d'abord obligé d'être pensionnaire au collège de Vaugirard et ensuite au Gymnase Moronval. On note que c'est une contrainte plutôt cruelle qu'une dame inflige à un garçonnet de sept à huit ans, en particulier si l'on sait que ce garçon est son propre fils, qu'il est trop jeune pour vivre seul, loin de l'amour parental et confronté au monde entier. Le héros travaille enfin en bas âge comme ouvrier à la Fonderie d'Indret selon le désir de sa chère mère.

On peut constater que la pression se développe dans le milieu familial des héros. Les parents s'y imposent toujours. Toute la vie du petit Chose et de Jack est évidemment marquée par la force de parents. Ils doivent faire ce que les adultes

acceptent, même, ce qu'ils ne désirent pas du tout faire. Il ne sont jamais maître d'eux-mêmes. Manquant de liberté, les héros sont prisonniers dans la maison paternelle. La vie hors de la famille ne leur apporte pourtant pas la liberté. Ils affrontent encore tant de problèmes.

1.2) A l'école

La vie à l'école n'est absolument pas différente de chez eux. Tout se ressemble. Cet endroit ne peut pas, à leur avis, leur apporter ce dont ils ont besoin. C'est-à-dire que les protagonistes ne connaissent pas encore la liberté. La seconde prison est même plus rigoureuse encore que la première. Cela marque une aggravation. Ils sont obligés de suivre les nombreux règlements du collège toute la journée. Ils sont plus surveillés, emprisonnés et malheureux. On les garde, examine, donne des ordres. Ils ne sont pas libres.

Considérons l'exemple de Jack. Il doit rester seul à s'ennuyer à l'école car il ne peut aller nulle part. On ne le fait sortir que rarement. Surtout, il ne peut pas aller voir sa mère malgré le grand désir qu'il éprouve de le faire. Il doit attendre anxieusement son arrivée. La rencontre strictement officielle et à date fixée ne lui offre jamais l'impression d'une vie privée. Il fait allusion aux prisonniers. On voit quelquefois l'image de ce garçon en rêve de grande liberté. Il regarde avec tristesse par les vitres un ciel large et ouvert qui fait songer aux moments d'indépendance véritable. Au

contraire, il semble que le monde externe puisse satisfaire son envie.

Depuis qu'il est informé d'être envoyé à l'internat, l'idée d'une prison lui survient tout de suite. Un surcroît d'inquiétude lui arrive surtout dès qu'il voit la taille du bâtiment qui correspond bien à son imagination. Le portail est massif, solide et défiant comme s'il eût donné accès à une prison ou un couvent.³ Il semble que l'impression d'emprisonnement ne quitte pas les héros. Cela revient toujours au même, alors qu'ils grandissent et entrent dans le monde du travail.

1.3) Au travail

Les conditions de travail que connaissant le petit Chose et Jack ne diffèrent pas d'une prison à l'image de l'atmosphère familiale et scolaire. C'est parce que ces deux enfants sont toujours contraints, même quand il s'agit de se mettre au travail. Notons aussi que le romancier aime placer les protagonistes dans un endroit plutôt fermé pour exprimer leur état d'oppression. La ville où le petit Chose travaille comme pion est peinte de la même manière que l'école de Jack. On a l'impression qu'on l'y retient.

Daudet accroît la gêne de son héros en situant cette ville en pleine montagne. Sans relation avec autrui, ou bien

³Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 40.



avec le monde extérieur, le petit Chose est, semble-t-il, bouclé au collège. Constatons alors que le manque d'indépendance des héros suscite parfois en eux de terribles sentiments pire que ceux qu'on peut éprouver en prison. C'est-à-dire qu'ils se sentent en enfer, entourés d'un abîme infranchissable. Ils ne peuvent pas sortir de ce cercle vicieux.

Aussitôt que les héros arrivent à l'endroit où ils vont travailler, ils sont tout de suite prévenus de l'ensemble des obligations qui règlent et compriment leur esprit. Cette discipline est tellement stricte qu'on les chasse dès la première erreur. Ils travaillent dur jour et nuit avec peu de droit au repos. Jack fait ce qu'on lui dit de faire et ne refuse jamais aucune tâche jusqu'à ce qu'il n'ait parfois plus conscience de sa vie. "Il lui semble qu'il fait partie de l'outillage compliqué, qu'il est instrument parmi les instruments"⁴ Il est inconscient comme une machine étant donné qu'il est trop contrôlé.

Le petit Chose, sous les ordres des autres lui aussi, est obligé d'agir contrairement à son désir. Sans le droit de résister, il doit passer des cours des petits à ceux des élèves un peu plus avancés ... et un peu plus méchants aussi. Quoique les deux personnages principaux prennent leur mal en patience, ils ont une grande envie de fuite. On ne peut en effet pas tout

⁴Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p.312.

supporter pendant longtemps. Cependant, après leur "évasion", ils retrouvent une situation aussi rigoureuse ailleurs.

Toute la vie des héros est strictement délimitée. Ils ne peuvent exprimer aucune idée personnelle, ils rencontrent partout et toujours des règlements. Ils ressentent l'inexistence de leur indépendance parce que les autres utilisent leur énergie, parce que les autres les volent. L'entourage les traite non seulement de manière tyrannique, mais leur lance aussi des injures.

2.) Les Humiliations

La honte est l'un des sentiments qui caractérise le malheur des héros. Dans le deuxième chapitre, nous avons étudié les manifestations qui indiquent la honte des héros. On va montrer ici les pressions dominantes qui la suscitent et en particulier quand elles viennent du monde extérieur.

L'humiliation est un acte de mépris des uns envers les autres. Il est vrai que les bons et les méchants se mêlent dans la société avec leurs origines des plus diverses. On peut toutefois remarquer que l'ensemble des personnes qui vivent habituellement auprès des héros sont plutôt cruelles. On fait de mauvaises actions ou on se renvoie des paroles plutôt péjoratives, en parlant d'infériorité, de lâcheté, de peur ou de ridicule. On remarque ensuite que ce type de gens est particulièrement visible aux yeux des deux héros de Daudet. La plupart de ces gens profitent alors de leur innocence et de leur

faiblesse; rares sont ceux qui agissent sans détours. Les malveillances et les brutalités que subissent les héros se multiplient évidemment dans ces deux livres. L'entourage du petit Chose comme de Jack est méprisant et ne pense qu'à jouer des tours.

2.1) Ses Camarades et ses professeurs

La période où les héros font des études est pour eux très pénible. L'école ne leur donne jamais de bonheur. Au contraire, ces gens-là les traitent durement comme des prisonniers et des subalternes. Plus ils connaissent l'infériorité des héros, plus ils les oppressent, comme s'ils étaient tous contents de les embarrasser et de les outrager. Le premier qui relève un point faible du petit Chose, c'est son professeur. On va voir ensuite ce qui se passe dès son entrée en classe, le premier jour au collège de Lyon. Un professeur le nomme par un sobriquet, notant sa petite taille et ses pauvres vêtements. Il prend un ton hautain avec le protagoniste.

Quand j'entrai dans la classe, les élèves ricanèrent. On disait: "Tiens il a une blouse" Le professeur fit la grimace et tout de suite me prit en aversion. Depuis lors, quand il me parla, ce fut toujours du bout des lèvres, d'un air méprisant. Jamais il ne m'appela par mon nom; il disait toujours "Hé, vous, là-bas, le petit Chose!"⁵

⁵Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 28.

A partir de ce jour-là, Daniel Eyssette est surnommé "le petit Chose". Ses camarades et tout le monde l'appellent régulièrement ainsi au lieu de son propre nom : Alphonse Daudet ou Daniel Eyssette, respectivement dans la vie courante et dans son roman. Bien qu'il résiste amèrement, personne ne se rend à l'évidence. "Le petit Chose" devient finalement son nom. Il n'aime même pas du tout ce surnom qui insiste sur ses défauts et son infériorité.

Ses camarades qui remarquent les mauvais traitements que le professeur inflige au protagoniste se mettent à leur tour à se conduire ainsi sans aucune limite dans leur comportement. Ils le dédaignent pour sa petitesse, sa pauvreté, etc. Il est évident que le vêtement du héros diffère des autres ce qui le touche rudement au cœur. Il est le seul à porter une blouse, qui est laissée aux enfants du peuple et aux pauvres. Le héros accepte cependant sans jamais s'opposer. Or, c'est une mauvaise habitude que de tout supporter. Les autres abusent en effet de plus en plus de lui.

2.2) Ses Collègues

Au travail, comme à l'école, le petit Chose et Jack n'évitent pas l'humiliation. Ils sont toujours inférieurs à tout le monde. Même le jour de leur présentation au patron, ils sont condamnés par leur petitesse et leur faiblesse. Le petit Chose est refusé notamment par le directeur du premier collège; et, renvoyé vers un autre. Il est presque pris pour un nouvel élève à cause de sa petitesse.

Il était tout jeune, tout petit (...) Il en imposait même si peu, avec son air gauche et timide que je fus tout surpris lors qu'il me demanda d'entrer au collège comme surveillant. Je ne pus m'empêcher de sourire à telle demande...⁶

Le récit que le principal Roux a donné de leur première entrevue nous permet de reconnaître quelques caractéristiques du héros que les autres aiment pointer du doigt.

Etant de véritables employés, les deux héros ne reçoivent que froideur et mauvais accueil de la part de leurs collègues. L'auteur, lui-même, avoue que, depuis un an, à Alais, il menait une bien pénible existence et qu'il était tombé dans un milieu antipathique. Les professeurs, qu'il salua bien bas à leur arrivée, ne daignèrent pas lui rendre son salut, sauf l'abbé Cassan, un ecclésiastique, qui enseigne la philosophie. Cela montre bien non seulement la mauvaise accueil faite par ses collègues mais aussi le seul accueil favorable de l'abbé. Ces comportements donnent une impression d'indifférence et de distance. L'écrivain veut ainsi renseigner ses lecteurs sur le manque d'hospitalité de ses collègues. Le héros est froidement accueilli par eux, surtout par M.Viot, le surveillant général de son collège, qu'il craint beaucoup.

⁶ cité par Georges Benoit-Guyod, Alphonse Daudet, Paris: Tallandier, 1947), p. 53.



Pendant les périodes de travail, les protagonistes sont constamment méprisés. C'est parce que, tout d'abord, ils sont trop bons, trop naïfs et optimistes. Ils ne connaissent pas la ruse et les vilains tours de l'homme. Autrui profite donc de ce bon côté pour leur joie et leur plaisir, sans ne jamais penser à la souffrance des héros. Il faut dire que ce dont ces gens malins se réjouissent, c'est du malheur des autres.

Le petit Chose est facilement trompé par son "bon ami" Roger, le maître d'armes dans son collège. L'auteur le nomme comme le meilleur ami de son héros pour montrer la véritable amertume qu'il éprouve vis à vis de ce dernier. Cet homme auquel il consacre toute sa confiance se moque de lui. On lui demande d'écrire des lettres d'amour à une dame de bonne société sous prétexte qu'il ne sait pas bien écrire. En réalité, on abuse de sa bonne foi car le petit Chose est finalement accusé par le directeur du collège d'avoir séduit la femme de chambre de Mme. la sous-préfète. Le petit Chose est renvoyé sur-le-champ. Il est évident que, malgré sa bonté suprême, les autres veulent profiter de sa naïveté. Ils n'ont aucune véritable amitié pour le petit Chose.

Jack a de la difficulté à s'adapter à sa nouvelle existence autant que le petit Chose. Parce que ses collègues ont toujours l'air d'ennemis et de moqueurs. Ils sont prêts à l'humilier. "Pas un jour ne se passait sans qu'on lui fît

quelque misère."⁷ Ils sont tous féroces, apportant un morceau de fer chauffé à blanc qu'ils lui font porter.

Un autre jour, la méchanceté des autres apprentis éclate. Conformément aux règlements de travail, les ouvriers qui ne se présentent pas par trois fois avant la fermeture de portail sont renvoyés sans condition. Craignant d'être absent, le héros essaie de ne pas manquer. Cependant, une telle situation pénible lui arrive. On l'empêche d'arriver à temps à l'atelier. Au moment où il y entre, le vent s'abat sur sa casquette et la lui emporte. Un apprenti, en passant, la prend et l'envoie beaucoup plus loin au lieu de la lui remettre. Un autre en fait autant, puis un autre. Cela devient un jeu très amusant pour tout le monde, excepté pour Jack qui sent bien la haine dont il est l'objet au fond de cette grossière gaieté. Il semble qu'il est toujours ridiculisé par les autres. Il souffre vraiment de l'horrible conduite de "ses amis."

Il est évident qu'on aime se moquer des héros et que l'on considère leur expérience comme une mauvaise plaisanterie. On les toise d'un air glacé et ironique par exemple. Les héros peuvent remarquer facilement quelque chose de plus railleur dans l'expression des visages, de plus inquiétant dans le rire annonciateur de l'outrage qu'on veut leur faire subir. Ainsi pourrait-on dire que pendant le travail le petit Chose et Jack

⁷Alphonse Daudet, *Jack* (Paris: Flammarion, 1965), p. 316.



sont toujours méprisés et humiliés sans en savoir la raison. Notons cependant que l'humiliation exercée par "amis" et collègues comporte moins de scandale en comparaison avec les histoires de femmes.

2.3) Les Femmes

Comme avec les hommes, les héros sont insultés par celles qu'ils connaissent à l'exception de leur mère. Le petit Chose avoue même que les moments où il vit à côté de sa femme, Irma Borel, lui laissent des remords plutôt que des souvenirs. C'est parce qu'elle le condamne sans fin, surtout pour sa négligence.

Le héros ne connaît pas d'abord le but exact de sa vie. Il n'a pas de métier ni de génie. Au niveau poétique, elle trouve que son livre est idiot. Depuis deux mois qu'il est en vente, on n'en a acheté qu'un exemplaire; c'est d'ailleurs elle qui l'a acheté. Il ne sait ensuite pas comment s'arranger ni s'adapter. Tout dépend de son frère. Elle réproouve donc cet homme vraiment trop laid à son goût, à tel point qu'aucune autre femme ne s'intéresse à lui. Elle le pousse à abandonner ses rêves d'écrivain, et à se tourner vers la vente de porcelaine. Irma le blâme sèchement parce qu'elle sait bien la faiblesse, la mollesse qui va jusqu'à la lâcheté chez le héros. Comme elle le connaît bien ses points faibles et qu'elle abus de son pouvoir, elle fait par humilier régulièrement le héros.

On peut remarquer ici que l'humiliation exercée par la plupart de l'entourage, professeurs, camarades et collègues, est moins rude que les paroles méprisantes et railleuses de cette femme bien que le fait se déroule à plusieurs reprises. Car la critique est directement braquée contre lui en montrant son quasi-vrai défaut. Il lui semble que cette défectuosité qu'autrui remarque, et puis dévoile, entraîne une très dure mortification.

Daudet évoque l'humiliation dans ses deux romans pour rappeler son expérience vraiment pénible, étant donné que c'est le point de départ du malheur. Il demeure à jamais cruellement ulcéré par le souvenir de cette pénible vie. Les obstacles se répètent. Les héros, et même l'auteur, sont confrontés à de plus en plus de difficultés. Qu'il s'agisse de dédain de la part de leur entourage par exemple, les héros se sentent encore exilés.

3.) Le Sentiment d'abandon

Contrairement à ce dont la vie pure a besoin, les deux enfants d'Alphonse Daudet n'ont à aucun moment le droit à l'attention des parents ni à celle de la société. Ils sont tout à fait abandonnés et presque exilés du monde.

3.1) Des Parents

Le point essentiel de l'acte d'abandon des parents des héros est que le petit Chose et Jack sont nés au milieu de nombreux problèmes de famille. On peut alors remarquer qu'ils n'obtiennent pas suffisamment d'amour parental. Le petit Chose, semble-t-il, est élevé de manière aventureuse. Aussi, Jack se sent-il abandonné dans le malheur étant donné que sa mère qui aime fréquenter d'autres endroits ne se dévoue pas à lui. On remarque souvent ce petit, inquiet de l'abandon où il se trouve presque tous les soirs quand sa mère va au bal.

Les héros sont ensuite mis à l'internat. C'est une bonne façon de diminuer les charges des parents, et contre l'intérêt des enfants. Ces derniers se sentent exilés de toute protection. Pendant leur vie scolaire, ils n'obtiennent d'abord que de rares nouvelles de leurs parents. Puis, ils sont complètement délaissés; leurs mères ne leur écrivent plus, ni ne leur rendent visite. Ils ressentent de plus en plus les langueurs de l'exil.

Dans Jack, l'enfant se sent perdu dans cette pension bizarre, si loin de sa mère. Particulièrement à cause de la mauvaise ambiance dans le Gymnase Moronval avec ses "amis", il connaît une véritable tristesse de l'exil. La plupart des élèves sont privés de leur famille depuis l'enfance. Il lui semble donc qu'il est avec des orphelins, des enfants abandonnés, venus de tous les coins de la terre, qui ont apporté



là une inquiétude des longues distances. Aussi devient-il un pauvre petit abandonné. La solitude pèse sur le travail, le petit Chose se sent isolé au collège, comme Jack à l'atelier. Ils n'y reçoivent jamais la visite des parents. Il semble qu'on les délaisse dans une île et qu'on les laisse mener leur vie au milieu d'obstacles, sans aide et sans conseil.

Les deux personnages principaux sont finalement abandonnés jusqu'à la fin de leur vie. Jack est constamment affligé par les négligences de sa mère, surtout en se comparant avec d'Argenton. Quand elle s'empresse auprès de son amant, un faux malade, le héros se demande si elle sera capable d'autant d'attention s'il lui arrive des ennuis, à lui, un jour. On remarque plus tard la scène de l'agonie du héros qu'on a déjà étudié dans la sous-partie au sujet des sentiments des deux enfants malheureux. L'auteur nous peint un enfant anxieux jusqu'à la dernière extrémité dans l'attente de sa mère. L'enfant attend, dans l'anxiété, sa mère. Il lui envoie une lettre qui montre plus encore son inquiétude. C'est sa prière exprimant le souhait du retour de sa bien-aimée pour diminuer sa détresse.

Pourtant, rien n'arrive, pas même une réponse. L'abandon est d'après lui, réel, définitif, plus implacable que jamais. Il est évident que, malgré son excessive maladie, le héros ne provoque point du tout la sollicitude de sa mère. C'est ainsi qu'il meurt, sans la sympathie de sa mère, sans appui moral,

sans rien. De plus, il n'est entouré par aucun ami à l'exception des Roudic. Personne ne s'intéresse à ce grave malade qui, dans la solitude, va quitter un monde sinistre. Il est un vrai malheureux, abandonné jusqu'à la dernière minute de son existence.

3.2) De la Société

Ce qui conduit les héros à la détresse, ce n'est pas seulement l'abandon des parents, mais encore de la société. On peut facilement remarquer la malveillance des autres envers les héros par certaines humiliations : ils prononcent des paroles violentes et agissent dans des lieux défavorables pour les héros.

Tout d'abord, vivant hors de la famille, Jack devient un pensionnaire. Il est involontairement limité dans un espace restreint et n'a de relations qu'avec quelques amis. Ensuite, dans le monde du travail, le petit Chose se trouve coupé du monde dès son arrivée au collège de Sarlande. A l'endroit où se trouve cet établissement d'enseignement, il est normal qu'il lui semble vivre à l'écart, sans voir du monde. Il faut dire qu'il entre dans un monde nouveau. Mais, ce monde comporte bien des malfrats qui établissent de singuliers liens d'amitié avec lui.

Le héros est évidemment exilé, loin de ses collègues. Après, en particulier, sa dispute avec M. le Sous-Officier, tout

le monde l'aliène et manifeste franchement son opposition envers lui. Le maître d'armes Roger, par exemple, frisait sa moustache d'un air féroce et roulait de gros yeux, comme s'il eût voulu sabrer un cent d'Arabes⁸, puis de même en ce qui concerne Cassagne, et pour les autres. Il éprouve donc une antipathie universelle; c'est-à-dire qu'il n'est pas admis dans son univers de travail.

Il est net que les héros sont délaissés par leur entourage. Ils ne prennent contact qu'avec quelques personnes. Ils se sentent terriblement isolés et retombent dans la solitude étant donné leur sensibilité et leur manque d'occasion de rencontres. C'est également pour cette raison que les héros connaissent le malheur.

Avec toutes les pressions exercées par le monde extérieur, on se trouve amené à subir toutes sortes d'influences. Le manque d'indépendance, les humiliations et le sentiment d'abandon constituent des valeurs négatives pour les héros. Avec chaque mauvaise expérience, les héros accumulent de nouvelles peines morales. Jack en a beaucoup et surtout à l'école, et durant la convalescence. Il est net qu'il est prisonnier et même abandonné. À cela s'ajoute toutefois le fait qu'il reste aussi enfermé dans ses contradictions personnelles. Les héros cachent profondément un grand complexe d'infériorité.

⁸Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle, 1972), p. 63.

Les Contradictions personnelles

1.) Le Repli sur soi

La sensibilité des héros du Petit Chose et Jack met en relief leur caractère. En tant qu'hommes et même enfants dans la société, ils sont constamment agités par les paroles et les regards d'autrui. Ils ont confiance en tout le monde car ils sont innocents. Quelques soient les paroles des adultes, et en particulier celles de leurs proches, ils acceptent tout sans rien vérifier.

Examinons, par exemple, les mots durs de la mère de Jack : "Ah! cruel, cruel enfant, que de mal tu m'as fait depuis que tu es au monde!"⁹ Ici, l'auteur veut indiquer quel élément fait trembler son héros en citant la déclaration sévère d'une mère qui ne s'intéresse pas aux sentiments de son propre enfant. Cela suscite une pression constante chez le petit enfant. Il éprouve avec dureté le sentiment de la malchance et de l'échec. Il est évident que cette personne qui s'adresse à lui est sa mère, le seul être sur terre qu'il adore. Il la trouve incomparablement belle et bonne. Et sans le vouloir, sans le savoir, il fait mal. Le pauvre petit, à cette idée, a une crise de désespoir. Il ne sait pas comment faire ni comment lui plaire. Il n'y a plus qu'à dissimuler ce désespoir muet en se repentant dans d'éternelles obsessions.

⁹Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 27.



Les deux enfants sont très jeunes informés du fait qu'ils sont les mauvaises étoiles de leurs parents. Le petit Chose pense que sa naissance ne porte pas bonheur à la maison Eyssette étant donné que la très grande majorité des désastres y apparaît après sa naissance.¹⁰ Il se croit un vrai porte-malheur. Son père pense ainsi et le condamne souvent. Tout son entourage répète de plus cet affreux mot. On peut constater ici que c'est la famille qui a créé le message pessimiste : un savoir qui lui a été transmis sur sa naissance et sur la faillite de la famille.

En entendant constamment dire les mêmes choses, on se croit le responsable d'une faute. Cette fausse idée pénètre leur âme et devient le trait particulier des héros. Quelque soit le moment où arrive chaque incident, ils se considèrent fautifs. Quand, par exemple, le frère du petit Chose ou la mère de Jack a de la peine, les héros se sentent vaguement coupables. En ce qui concerne l'agonie de la famille Eyssette, le petit Chose finit par penser qu'il est responsable. Dans leur esprit,

ศูนย์วิทยทรัพยากร

จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

¹⁰ : "Du jour de ma naissance, d'incroyables malheurs les assaillirent par vingt endroits. D'abord nous eûmes donc le client de Marseille, puis deux fois le feu dans la même année, puis la grève des ourdisseuses, puis notre brouillé avec l'oncle Baptiste, puis un procès très coûteux avec nos marchands de couleurs, puis, enfin, la révolution de 18... qui nous donna le coup de grâce." , Alphonse Daudet, Le Petit Chose, p.12.

c'est toujours à cause d'eux-mêmes; leurs naissances restent la cause véritable de toutes les mauvaises nouvelles qui se produisent en même temps. Il est net qu'ils aggravent leur malheur par ce regret.

Les héros subissent toute leur vie ces mauvaises influences. On remarque que Jack se sent plein de remords, si l'on considère ses manifestations de tendresse et de respect pour sa mère : "Jack, tout effaré de voir sa mère dans cet état, s'était rapproché du lit et la regardait, lui demandant pardon du fond du coeur de ce chagrin dont il était la cause."¹¹ Cette citation indique le sentiment de culpabilité du héros par lequel il est tourmenté cruellement. Honteux de lui-même, il s'estime inutile et inefficace. Comme il comprend très bien qu'il gêne tout le monde dans la maison, il préfère s'échapper des journées entières en plein nature. Ce remords développe en lui sa susceptibilité et sa discrétion.

2.) Les Caractères enfantins

Un repli sur soi si systématique demande qu'on en recherche la cause. On voit ainsi que les traits de caractère sont typiquement enfantins chez les héros. A cause de cela, ils souffrent non seulement de mauvais traitements de la part des

¹¹Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965), p. 31.

autres, mais aussi de confusion en eux-mêmes. C'est-à-dire que d'abord, peureux, ils se défient de tout; ils voudraient ensuite être mûrs. Le petit Chose craint de trop déranger son frère Jacques avec qui il vit sans rien faire. Jack veut diminuer l'inquiétude de sa mère à propos du fait qu'il doit être pensionnaire et mener seul sa vie prématurément.

Les contradictions personnelles des héros proviennent du fait qu'ils se conduisent comme des enfants. Effrayés de tout, en affrontant le moindre incident, ils sont souvent remués comme le sont des enfants craintifs. Inversement, ils peuvent éprouver le sentiment d'avoir de l'assurance à condition qu'il y ait d'autres personnes à côté d'eux; même si rien n'arrive. Ils sont comme des bébés prêts à crier et à pleurer en ne voyant pas leurs parents lorsqu'ils sont avec des étrangers. Ils ont peur de l'isolement. Ils désirent en effet vivre avec leurs bien-aimées et les accompagner partout parce qu'ils ne peuvent pas s'occuper d'eux-mêmes. Par exemple, Jacques arrange, pour le petit Chose, son armoire et prépare toujours ses vêtements. C'est ce qu'on voit dans la scène où avant de quitter le héros, le frère du petit Chose prépare tout pour lui. Il lui trace en fait le plan et le but de sa vie.

On remarque que les héros ne murissent pas selon le temps du récit et de leur âge. Il est vrai qu'ils grandissent, mais dans leur esprit, ils restent puérils. En ce qui concerne leur lutte pour la vie, ils redeviennent enfants. L'auteur nous

en informe franchement : "J'étais redevenu le petit Chose."¹²,
 " Jack redevient tout petit. Il a dix ans."¹³, " Il redevient
 enfant. Ce n'est plus le mécanicien Jack, c'est le petit Jack."¹⁴
 On peut même aller plus loin en analysant, la manière dont les
 personnages secondaires agissent envers les héros. Une dame
 s'adresse à Jack comme si elle parlait à son petit garçon après
 avoir examiné son comportement. D'autres déclarent, avec grande
 inquiétude, que les personnages principaux ont, sans aucun
 doute, des caractères enfantins. " Tu m'entends, tâche d'être
 un homme. Car vois-tu, mon petit Daniel, tu n'es encore qu'un
 enfant, et même j'ai bien peur que tu sois un enfant toute ta
 vie."¹⁵, " L'abbé Germane avait raison : vois-tu! Daniel, tu
 es un enfant, un petit enfant incapable d'aller seul dans la
 vie, et tu as bien fait de te réfugier près de moi."¹⁶

La première citation est de l'abbé Germane, seul
 professeur au collège de Sarlande que le petit Chose adore et
 envers lequel il est fidèle; la seconde phrase est de son frère

¹²Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle,
 1972), p. 230.

¹³Alphonse Daudet, Jack (Paris: Flammarion, 1965),
 p. 678.

¹⁴Ibid., p. 683.

¹⁵Alphonse Daudet, Le Petit Chose (Paris: Fasquelle,
 1972), p. 127.

¹⁶Ibid., p. 158.



Jacques. Tous les deux le connaissent profondément, et surtout son propre frère d'ailleurs. Le héros passe en effet de longues périodes de sa vie chez lui et éprouve à ses côtés les mêmes sentiments qu'il éprouvait avec sa mère qu'il a si peu vue. Il l'appelle ensuite "ma mère Jacques."

3.) La Jalousie

Le petit Chose sont constamment agités par des situations émouvantes. L'amour est un des facteurs entraînant la jalousie des héros. Plus ils aiment quelqu'un, plus ils en sont jaloux. Ainsi l'amour peut-il amener d'autres sentiments contigus. Par l'amour, les héros sont sous le charme de leur bien-aimée. Ils sont alors fâchés contre ceux qui, à leur avis, attirent l'attention de leur bien-aimée.

Dans les deux livres, on voit nettement apparaître la jalousie des héros. Ayant peur de perdre Irma Borel, le petit Chose devient pâle à chaque fois qu'elle parle familièrement à autrui. Par amour pour sa chère mère, Jack montre sa jalousie envers d'Argenton. Jack adore vraiment sa mère. Il faut d'ailleurs dire qu'il en est fou et rêve de s'en occuper, seul, toute sa vie. Il ne veut pas qu'on le sépare d'elle. Alors, quand d'Argenton entre en scène, le héros a l'impression qu'on lui enlève sa mère, la chose la plus précieuse pour lui, et qu'on le dévalue aux yeux de sa mère.



Il ne l'aime alors plus du tout et ressent de la haine contre cet homme devenu son ennemi. À la répulsion des premiers temps se joint alors un sentiment de jalousie quand sa mère s'occupe trop de cet homme et qu'elle lui pose toutes sortes de questions personnelles. Jack essaie donc de toutes ses forces de s'accrocher à sa mère pour qu'elle reste avec lui aussi longtemps que possible. C'est surtout en sachant que les deux adultes s'aiment l'un l'autre que le héros se sent écrasé de jalousie : " La déception de l'enfant fut si grande, qu'il eut toutes les peines du monde à se retenir de pleurer. "¹⁷

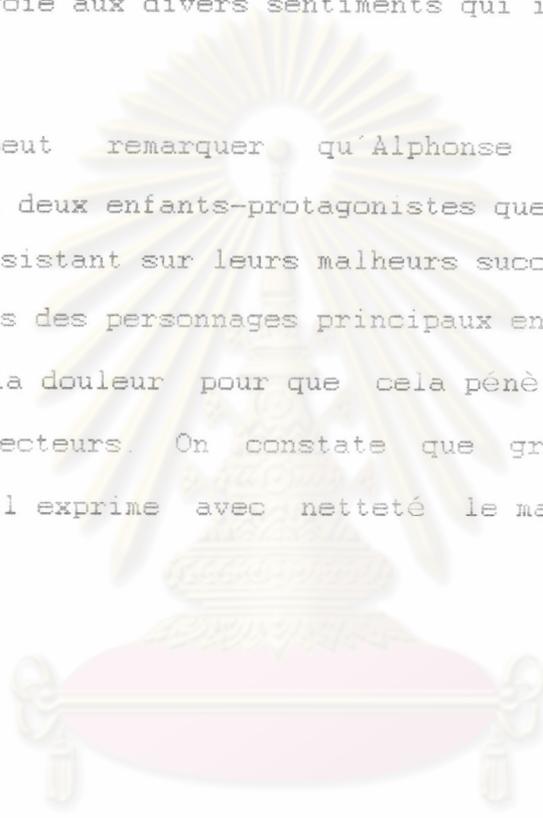
Il est évident que les deux héros sont d'abord soumis à l'autorité des autres. Ils manquent de liberté non seulement dans l'action mais aussi pour exprimer leur opinion. Leur vie et leur esprit dépendent étroitement des autres. En second lieu, par malchance, leur entourage ne leur veut pas du bien. Les avantages disparaissent les uns après les autres avec l'hypocrisie, la malveillance, etc. Il semble que la situation aggrave leur vie déjà pénible. Ils sont ensuite, abandonnés par leurs parents dont ils espèrent un soutien et par la société -- un abri rêvé contre leur misère.

En fin, eux-mêmes se sentent coupables. Ils pensent qu'ils ont apporté le malheur dans leur famille et cette obsession les préoccupe vivement. C'est pourquoi les enfants-

¹⁷Alphonse Daudet, *Jack* (Paris: Flammarion, 1965).

héros d'Alphonse Daudet sont toujours malheureux. Ils ne peuvent se libérer de cette formidable hantise qu'ils éprouvent dans leur âme. Les personnages principaux du Petit Chose et Jack ont tellement souffert dans de lugubres circonstances que cela les renvoie aux divers sentiments qui indiquent la venue du malheur.

On peut remarquer qu'Alphonse Daudet caractérise fortement les deux enfants-protagonistes que sont Le Petit Chose et Jack en insistant sur leurs malheurs successifs. Il accentue les sentiments des personnages principaux en détaillant tous les éléments de la douleur pour que cela pénètre profondément le cœur des lecteurs. On constate que grâce aux talents de l'écrivain, il exprime avec netteté le malheur dans les deux livres.



ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย